Traduire Barthes – regards nostalgiques et ambivalents

Deliana VASILIU

Academia de Studii Economice din București
Bucharest University of Economic Studies
Personal e-mail: deliadvdelia@gmail.com

Translating Barthes - Nostalgic and Ambivalent Perspectives

Abstract: Translating Barthes in the 1980s, in Romania, was a real challenge. The present text is intended to recall the discovery of that unclassifiable "writer" at the time when, in 1983, we proposed to the Universe Publishing House in Bucharest to publish a sort of Essential Barthes into Romanian, entitled "The Novel of The Writing". It will therefore be a nostalgic, but at the same time ambivalent and, as far as possible, critical look on what the writings and especially the writing of Roland Barthes nourished the "happy" readers who were the literary figures of communist Romania. For, in fact, behind all this was "hunger": a desire to know something else, to harmonize with the other, to cross barriers, to be somewhere else than in the standardized world of Eastern Europe[1].
Keywords: Roland Barthes, Claude Coste, writing, pleasure, Romanian studies.

Citation suggestion: Vasiliu, Deliana. "Traduire Barthes – regards nostalgiques et ambivalents". *Transilvania*, no. 4 (2021): 33-36.
https://doi.org/10.51391/trva.2021.04.06.

Préambule

Quel était en fait « notre » Barthes ? Mais aussi et surtout pourquoi et avec quelles retombées pour le milieu littéraire où la graine barthésienne est tombée ? Etait-ce le théoricien et humaniste autour du groupe « Tel Quel », critique des temps modernes ? Structuraliste et sémioticien passionné du langage ou bien amoureux du littéraire, devenu lui aussi, à force de s'y intéresser, « scripteur » du « discours amoureux » ? Enfin, en tant que traducteur nous essaierons de jeter un regard neuf sur nos propres options d'il y a plus d'une trentaine d'années, lors du choix des textes à inclure dans le volume et des variantes de traduction proposées.

Un éclaircissement du titre de mon intervention et donc de l'exercice que je me propose de faire s'impose. Pourquoi « regards nostalgiques » ? Puisqu'il s'agit d'un Barthes qui a compté, qui compte aujourd'hui encore et comptera sans doute à l'avenir aussi pour le lecteur-interprète-traducteur que j'ai été, que je suis. Sans pouvoir parler sans reste au nom de l'autre, je me dois de dire que j'ai partagé en tout et pour tout cette aventure intellectuelle et scripturale avec une très bonne amie, Adriana Babeți, professeur de littérature comparée, écrivaine, journaliste.

La magie-Barthes ou la phobie-Barthes a été déclinée sous toutes les formes. Je dirai simplement qu'il sera question ici principalement de « mon Barthes à moi », quarante ans après l'avoir rencontré à travers ses écrits. Sans oublier aucunement qu'il nous a été « présenté » par notre professeur de l'époque, celui qui allait devenir l'écrivain-écrivant roumain par excellence, Livius Ciocârlie.

Pourquoi « regards ambivalents » et, autant que faire se peut, « critiques » ? Il s'agit cette fois-ci du devoir du traducteur de ne pas se leurrer du regard de « l'interprète-traducteur ». Lecteur, d'abord, le traducteur finit par rencontrer le langage sur le vif. Pour traduire Barthes, en l'occurrence, il s'agissait de

« poser » la langue (roumaine) à la place de l'écriture barthésienne. Par conséquent, il s'agissait d'écrire à son tour. Tous les traducteurs savent de quoi je parle. J'espère que ma réflexion « nostalgique » permettra aussi de mieux faire comprendre en quoi le pari de traduire Barthes en Roumanie dans les années 1970 était en même temps un défi. D'une part, une sorte de bravade en rapport avec ses propres capacités. De l'autre, une façon plutôt adolescente et indocile de montrer du doigt, par opposition, les discours publics de l'époque, de s'imaginer que l'on est capable de leur tenir tête.

Et puis, ce qu'il y avait de vraiment particulier dans l'entreprise de traduire Barthes, c'était justement ce qui nous attirait dans son écriture : son ambivalence. Une écriture à la fois intéressée par les systèmes de pensée de l'époque (psychanalyse, marxisme, structuralisme, sémiotique, phénoménologie, etc.) et méfiante à leur égard. Sa « voix » était distincte. Car, comme on ne le sait que très bien, il a toujours emprunté une voie faite de distanciations et de rapprochements incessants, une voie pleine d'embûches lorsqu'on se propose, comme lui, de ne rien cacher – ou presque - de ses découvertes, (ambiguïtés, double-sens, ironies, etc.) et donc de leur donner voix au milieu des discours idéologiques de l'époque. Sans oublier non plus ses « oui » et « non » simultanés à l'intention du langage et des langages, de la théorie et de la littérature, de l'écrivain et de l'écrivant, de la langue de la littérature et du discours sur la littérature, de l'œuvre lisible et de l'œuvre scriptible de Barthes lui-même. Dans ce qui suit, il sera donc question de quelques quêtes barthésiennes, où je le cherche et le trouve toujours, même après quarante ans. Comme tant d'autres, d'ailleurs, avant et après moi. Je tâcherai par conséquent de dire à chaque fois ce qui de ces recherches m'a toujours parlé.

La quête de la voie

On reconnaît d'emblée Barthes de par son im-posture. Toujours en quête d'identité(s), toujours ailleurs, en position triviale, au carrefour des discours. Son naturel : la volte-face assumée. Son cheminement parmi les langages de l'époque l'amène à s'emparer des valeurs « classiques » pour en déplacer la signification : vérité, goût, critique, théorie, histoire, style, etc. et jusqu'à la littérature. Et à embrasser les langages « modernes » pour les traverser, les faire siens et puis les abandonner. Mais – comme on ne le sait que trop bien - c'est toujours la traversée qui compte. Son rapport réfractaire à l'autorité, aux idéologies, aux dogmes. Son refus du « pouvoir » et des codes. Et dans tout cela, il reste toujours solidaire du désir de savoir. Il en résulte un désir/plaisir tenace de lire-écrire, sa veille permanente au cœur du langage.

L'autre – toujours dans sa ligne de mire : la communication-communion, la relation auteur-lecteur. Tout se noue et se dé-noue à travers le langage. Mais aussi, secondairement, il est vrai, son a-moralisme si souvent taxé, peut-être non compris ou mal compris, par exemple son silence public plutôt fâcheux sur les pays de l'Est, la Chine, etc.

De sa quête de la voie à emprunter, j'ai retenu le Barthes:

- porte-parole d'une critique littéraire (universitaire, structuraliste, textualiste, post-moderne, etc.) aux prises avec la critique traditionnelle et, pour ce qui nous concernait et concernait notre université communiste de l'époque, avec la culture réaliste-socialiste ; c'était notre façon de lire ses textes ;

- infatigable « raseur » des valeurs classiques remises en question à chaque occasion ; ou, avec les mots de Jean-Marie Schaeffer, son permanent « appel à l'indiscipline », son radical « exercice d'hygiène intellectuelle » ;

- quant à son « silence » sur la Chine, par exemple, je préférerais faire ici mien le mot de Claude Coste : la « bêtise en voyage »; je n'approfondirai pas aujourd'hui quelques chose que je n'avais pas totalement compris à l'époque (peut-être, que je ne voulais pas voir !?) ; je dirai simplement que cette façon de « taire » les réalités sociales et politiques fâcheuses de l'autre allait de pair chez Barthes avec les mêmes humeurs qui l'ont tenu à l'écart du mai 1968 en France ; d'ailleurs, le politique ne semble l'avoir intéressé que comme « objet » d'étude ; en définitive et pour faire court, il faut admettre que l'on n'est pas tous « égaux » devant les formes publiques de responsabilisation.

La quête du plaisir

Autant dire l'aventure d'un lecteur heureux aboutissant à la découverte de l'écriture. Le savoir-comprendre, d'abord. Décortiquer les signes du réel, du monde, de la vie. Puis, le jouir : la pensée-corps qui le hante, qu'il veut réinventer et exprimer à chaque nouvelle occasion.

Un lecteur pleinement moderne sous le signe de la liberté et de la subversion. La lecture où il plonge : le plaisir du texte, de la langue, de la littérature. Mais aussi la saveur : « nul pouvoir, un peu de sagesse, un peu de savoir et le plus de saveur possible »[2]. Et, ensuite, bien sûr, le désir/plaisir de partager « la chose aimée ». Donc, d'écrire dans le plaisir et parvenir à faire naître le même plaisir chez son lecteur. Pourtant, le doute guette toujours : « Si je lis avec plaisir cette phrase, cette histoire ou ce mot, c'est qu'ils ont été écrits dans le plaisir (ce plaisir n'est pas en contradiction avec les plaintes de l'écrivain). Mais le contraire ? Ecrire dans le plaisir m'assure-t-il - moi, écrivain - du plaisir de mon lecteur ? »[3]

Et aussi l'appréhension : que faire et comment faire si « on échoue toujours à parler de ce qu'on aime »[4] ? Heureusement, à force de s'interroger en écrivant et tout en écrivant cette interrogation, il finit par découvrir et, surtout, par pratiquer l'écriture, ce « romanesque sans le roman, le romanesque sans personnages »[5] dont il a

toujours rêvé.

Le pari d'aimer la littérature en silence n'a pas été tenu. Barthes a en revanche réussi à dire et à écrire son amour et son songe du langage : « Ainsi tourne la parole autour du livre : lire, écrire : d'un désir à l'autre va toute littérature. »[6] De sa quête du plaisir dans la lecture-ecriture, j'ai retenu le Barthes qui a fait la preuve que :

- lire autrement c'est être libre ;
- l'amour profond des livres peut conduire à une lecture-écriture envoûtante et contagieuse ;
- la force et la sincérité de la passion du livre finissent par muer l'échec en réussite.

La quête de la voix

Ecrire ? Oui, mais comment ? Comment écrire sa lecture ? « Comment écrire à travers tous les pièges que me tend l'image collective de l'œuvre ? »[7] Comment passer du texte « lisible » au texte « scriptible » ? Le problème qui se pose maintenant remet en question la place du lecteur ou, plus précisément, de la lecture dans la réception d'une œuvre. Car, Barthes l'a dit : la vraie lecture d'un texte scriptible est sa ré-écriture. Et la Critique dans tout cela ? Cette lecture qui s'écrit, cette lecture-écriture est-elle en fait la voix de la Critique ? Sa vérité, peut-être ? C'est-à–dire le discours critique même ? Autrement dit, l'écriture critique ?

Les lectures-écritures barthésiennes ne sont en fait que des mises en abyme de son propre rapport passionnel et passionné à la littérature, qui lui permettent en fait d'écrire. Il le dit d'ailleurs lui-même : « J'ai abandonné radicalement le discours dit critique pour entrer dans le discours de la lecture, une écriture-lecture. »[8] Retenons que la lecture de Stendhal, notamment de son amour italien – difficile, sinon impossible à dire –, aidera Barthes à trouver sa propre voix, étouffée si longtemps par son amour dévastateur et indicible de la littérature. Car l'Italie de Barthes c'est la littérature. Et pour dire cet amour, ou plutôt le communiquer, il faut absolument pouvoir l'écrire.

Et alors, « l'écriture, c'est quoi ? Une puissance, fruit probable d'une longue initiation, qui défait l'immobilité stérile de l'imaginaire amoureux et donne à son aventure une générosité symbolique. »[9] Il s'agit, en somme, pour Barthes comme pour Stendhal, de dépasser la Fête de la Lecture, comme le Devoir du lire-écrire pour parvenir à l'Écriture. Il l'aura donc compris : « A en rester à ses Journaux, qui disent l'amour de l'Italie mais ne le communiquent pas [...], on serait fondé à répéter mélancoliquement (ou tragiquement) qu'on échoue toujours à parler de ce qu'on aime. »[10]

Or, nous avons vu, Barthes finit par trouver le seul chemin « hors-pouvoir », celui qui lui permettra de déjouer le pouvoir (ou au moins de l'« alléger ») pour communiquer sa lecture : c'est l'écriture. Et « cette méthode de déprise, c'est, si l'on écrit, la fragmentation ».[11]

L'écriture barthésienne sera donc fragmentaire, faite de jets, sorte de jeux d'eau intermittents, expression de la jouissance dans l'immanence, toujours aux aguets, soucieuse de ne plus manquer cette voix qui lui a permis de trouver aussi sa voie, son chemin dans la littérature.

De sa quête de la voix, j'ai retenu :

- la voix de la lecture barthésienne, sa place distincte et mémorable dans la pléthore des discours critiques de l'après-guerre, sorte de discours de la lecture créatrice, cousine germaine de la littérature ou, avec les mots de Georges Poulet parlant de Maurice Blanchot, « littérature de la littérature, conscience de la conscience »[12];
- plus clairs encore sont les mots de Barthes lui-même au sujet des textes du même Blanchot lorsqu'il oppose « toute cette critique [la critique de signification] au discours de Blanchot, langage d'ailleurs plutôt que métalangage, ce qui [lui] donne une place indécise entre la critique et la littérature. »[13]

La voie retrouvée : le « grain de la voix »

L'écriture de Barthes a d'ailleurs toujours, en tout et partout, occupée cette « place indécise ». Elle est devenue sa griffe. Mais d'où vient « la magie » de l'écriture barthésienne ? Quelles sont les attributs qui la rendent aussi bien séduisante que reconnaissable, par-delà la variété des sujets, problématiques et domaines qu'il a abordés (littérature, sémiotique, photographie, faits culturels, etc.) ? Autrement dit, d'où vient cette voix et de quoi est-elle faite ?

Il y a d'abord le fait que, quel que soit l'objet sur lequel il se penche, Barthes écrit en fait son propre rapport à « la chose » et à soi-même en train d'écrire. Et ce rapport est toujours un rapport de « corps à corps ». Voilà pourquoi on s'accorde souvent pour dire qu'il s'agit chez Barthes, dans tous ses écrits, plutôt d'une quête personnelle que d'une analyse, cette dernière étant, d'une façon ou d'une autre, un faux-fuyant, une échappatoire, une ruse de son corps en train de s'écrire. Et, à ce qu'il paraît, cette écriture corporelle agit directement sur le lecteur : elle trouble, ensorcelle et rend captif.

Et puis, il y a aussi sa « qualité » authentique et atypique. Plutôt que de m'ingénier à décrire cette voix sans signification, sans message, sans timbre, en train de s'écrire, j'ai choisi de donner la parole à Barthes lui-même en quête du « grain de la voix ». Car il suffit de lire ses propres mots et d'imaginer qu'il ne parle pas de musique, mais de littérature :

> « Plutôt que d'essayer de changer directement le langage sur la musique, il vaudrait mieux changer l'objet musical lui-même, tel qu'il s'offre à la parole : modifier son niveau de perception ou d'intellection : déplacer la frange de contact de la musique et du langage. C'est ce déplacement que je voudrais esquisser, non à propos de toute la musique mais seulement d'une partie de la musique chantée. »[14]

En ce qui me concerne, je pense que son « projet » visait en réalité toute la littérature qui comptait pour lui. Ou bien, « le « grain », ce serait cela : la matérialité du corps parlant sa langue maternelle : peut-être la lettre ; presque sûrement la signifiance. » Ou encore : « Cette voix charrie directement le symbolique, par-dessus l'intelligible, l'expressif » [15]. Et donc, « ce que je vais tenter de dire du « grain » ne sera, bien sûr, que le versant apparemment abstrait, le compte rendu impossible d'une jouissance individuelle que j'éprouve continûment en écoutant chanter. »[16]

De sa voix retrouvée, j'ai retenu :

- sa façon de lire-écrire la Littérature (sa Vérité ?), à travers « le bruissement de la langue » qui a brouillé la façon de lire la littérature et d'écrire cette lecture ;

- sa capacité d'éveiller un désir semblable chez son lecteur.

Pour le mot de la fin et pour faire mieux comprendre l'exercice qui se trouve derrière ce témoignage du lecteur-traducteur, je reprendrai volontiers quelques mots de la lettre que Jean-Marie Shaeffer a écrit il n'y a pas longtemps à Barthes. Par-delà son inédit (une lettre à un mort) et de très justes et vrais passages, j'ai retenu cette belle phrase : « Le «vous en moi» à qui je m'adresse ici, dans cette lettre, n'est pas l'auteur classique que vous êtes devenu, mais la trace vive de l'écrivain [... dont] les ouvrages ont rythmé ma vie — comme celles d'innombrables autres personnes de ma génération. »[17] Je me reconnais « contemporaine » de ce Barthes-ci.

Note:

1. Cet article paraît dans le dossier *Roland Barthes en Europe de L'Est : Dialectiques*, coordonné par Ana Delia Rogobete et Alexandru Matei. Les articles de ce dossier sont issus du colloque « Roland Barthes. Usages, détournements et mythologies en Europe de l'Est, avant et après 1989 » qui a eu lieu les 26 et 27 mars 2015 à Bucarest, au CEREFREA, sous la coordination et Ana Delia Rogobete et de Alexandru Matei, et dans l'organisation du CEREFREA, dont les responsables ont été et sont encore Simona Necula et Larisa Luică. Tous ces articles ont été relus et paraissent aujourd'hui dans un dossier coordonné par Ana Delia Rogobete (Université Johns Hopkins, Baltimore) et Alexandru Matei (Université « Transilvania », Brasov). Les articles de *Roland Barthes en Europe de L'Est : Dialectiques* : Alexandru Matei, « Pour une réception politique de Roland Barthes en Europe de l'Est », *Transilvania*, no. 4 (2020) ; Serge Zenkine, « *Mythologies*, soixante ans apres », *Transilvania*, no. 4 (2020) ; Despina Jderu, « Jamais plus. Le *Journal de deuil* ou comment écrire la mort », *Transilvania*, no. 4 (2020) ; Eliza Dana Coroamă, « Barthes avec Derrida, ou vers un après-*punctum* social et écologique ». *Transilvania*, no. 4 (2020) ; Yavor Petkov, « Les Mythologies comme un outil d'exploration de la littérature migrante », *Transilvania*, no. 4 (2020) ; Deliana Vasiliu, « Traduire Barthes - regards nostalgiques et ambivalents », *Transilvania*, no. 4 (2020).
2. Roland Barthes, *Œuvres complètes* V (Paris : Seuil, 2003), 446.
3. Barthes, *Œuvres* IV, 220.
4. Barthes, *Œuvres* V, 910.
5. Barthes, *Œuvres* III, 1005.
6. Barthes, *Œuvres* II, 801.
7. Barthes, *Œuvres* IV, 711.
8. Barthes, *Œuvres* III, 660.
9. Barthes, *Œuvres* V, 914.
10. Barthes, *Œuvres* V, 913.
11. Barthes, *Œuvres* V, 444.
12. G. Poulet, *La conscience critique* (Paris : José Corti, 1971), 223.
13. Barthes, *Œuvres* II, 518.
14. Barthes, *Œuvres* IV, 149.
15. Ibid., 150.
16. Ibid., 149.
17. J.-M. Schaeffer, *Lettre à Roland Barthes* (Paris: Thierry Marchaisse, 2015), 28.

Bibliography:

Barthes, Roland. *Œuvres complètes I-V*. Paris: Seuil, 2003.
Coste, Claude. *Bêtise de Barthes.* Paris: Klincksieck, 2011.
Poulet, G. *La conscience critique*. Paris: José Corti, 1971.
Schaeffer, J.-M. *Lettre à Roland Barthes*, Paris: Thierry Marchaisse, 2015.